

Jean-Pierre Rumen

L'amour en sa cage

FLOWERS POWER ?

Peter Swales a longtemps travaillé dans l'industrie du disque. Puis il a été l'assistant personnel des Rolling Stones. En 1972 il prend la direction d'une maison d'édition à New-York et commence l'année suivante la publication, ou plutôt la réédition des premiers textes scientifiques de Freud sur la cocaïne.

Il découvre et publie à cette occasion que «Freud n'était pas l'homme vertueux et droit que l'on a dit» (p.94). (Mais ne croit pas devoir s'interroger sur le fait que ce dernier n'a jamais prétendu à la vertu, bien au contraire.)

On lui doit aussi une fameuse conférence où il accrédita l'existence d'une liaison entre Freud et sa belle-sœur Minna, et confirma le ragot qu'avait lancé Jung (qui, lui, avait effectivement couché avec sa patiente Sabina Spielrein...)

C'est lui également qui lança et étaya l'hypothèse que Freud avait ourdi une machination pour assassiner Fliess... (p.109)

Mais il a aussi publié un texte qu'on peut supposer, espérer, plus printanier

(si comme moi on ne l'a pas lu !) intitulé «Freud, Martha Bernays et le langage des fleurs».

C'est ce qui me permet d'en venir à mon titre : «l'amour en sa cage» et vous dire que «l'amour en cage» est une plante à la fois décorative et comestible que les cruciverbistes connaissent d'après Linné : *Physalis Alkekenge*. On l'appelle aussi «coqueret» ,»lanterne japonaise» ou encore «herbe aux cloques»

C'est une solanée, c'est-à-dire une de ces plantes dont le seul aspect frappait de terreur les Européens qui connaissaient d'expérience la belladone, la morelle noire, la douce amère et refusèrent longtemps de goûter à la tomate ou à la pomme de terre, tant la parenté est évidente pour un savoir botanique trop facilement qualifié d'empirique.

Vous entendez donc ce qui m'est venu quant à ce succulent amour, si proche des toxiques, qu'on aurait peut-être mieux fait de conserver en sa cage pour éviter le saccage.

TEMPÊTE AUX ARCHIVES FREUD

C'est ce que la suite va tenter d'illustrer.

J'ai tiré la matière de cette suite du livre de Janet Malcolm : «in the Freud archives» écrit en 1983, paru à New-York l'année suivante et qui fut traduit en français sous le titre «tempête aux archives Freud» et paru aux PUF en 1986.

Je n'ai pas l'impression que cet ouvrage a eu dans notre pays le retentissement qu'il méritait, pour des raisons qui restent à déterminer. Il est vrai que ce qu'il relate a un aspect un peu malpropre et décourageant, que personne ne fait preuve de clairvoyance, de courage ni de détermination. Personne n'en sort grandi : Freud qui est la principale victime, Anna sa fille, L'IPA qui montre sa faiblesse et ses insuffisances doctrinales, le monde du journalisme et de l'édition et enfin l'opinion (nous tous) qui préfère constamment l'anecdote un peu salace à la prise en compte du malaise dans la civilisation et des moyens de s'en accommoder. Il participe aussi à ce sport en vogue notamment aux États-Unis qui est le jeu de massacre des grands hommes. Marthe Robert, dans un de ses derniers articles, rappelait qu'outre Freud, Einstein, Pasteur avaient été victimes de cette spécialité américaine de l'assassinat post-mortem. En ce qui concerne Freud cette seconde mort a le double mérite de mettre en acte la haine de la psychanalyse et de dédouaner tout un chacun de ses petites vilénies en exposant celles, réelles ou

supposées, du père fondateur, dont le talent et les vertus morales (réelles ou supposées) suscitent notre envie et notre haine. La haine de la psychanalyse, largement fondée sur l'éclairage qu'elle jette sur les peu reluisantes déterminations inconscientes de nos actions, particulièrement les plus glorieuses, trouve à se satisfaire sans trop d'effort pour peu que son fondateur puisse apparaître à son tour mesquin, libidineux, et lâche. Cela est pour tous un grand soulagement de n'être plus seuls dans l'ignominie. Et l'analyse perd du coup sa validité au bénéfice de la censure morale : la boucle est bouclée et le point de départ retrouvé pour que Dieu reconnaisse les siens. Et puis chacun sait qu'il suffit de juger, d'être juge, pour participer du juge suprême et se placer au-dessus de tout soupçon.

Tout ceci dit assez l'intérêt de l'ouvrage de Janet Malcolm. J'espère parvenir à vous le faire sentir malgré les difficultés de l'exercice car il est écrit un peu comme un roman policier avec un très grand talent d'écriture, une très grande précision dans la relation des faits mais une trame complexe, plusieurs intrigues mêlées ; on ne peut en si peu de temps le restituer faute de le réécrire ou de le réciter. J'espère donc vous donner l'envie de le lire, si vous ne l'avez fait-il peut être la source de réflexions capitales pour notre pratique. J'espère, là aussi, vous en convaincre.

PETER SWALES

Notre Swales donc, s'était introduit près de Kurt Eissler, alors directeur des archives Freud, en découvrant que certaines lettres de Freud à E. Silberstein, son ami d'enfance, y étaient libres de communication pour deux tiers d'entre elles, ce qui était une lacune étrange dans le système de protection dont étaient entourées les archives. Il semblait entendu jusque là que les chercheurs n'auraient accès à ces documents que dans un avenir lointain, ce qui provoquait beaucoup d'impatiences et des soupçons réels ou feints sur les raisons de cette dissimulation, ce qui contribua sans doute à accréditer qu'il ne pouvait s'agir que de turpitudes. N'oublions pas que nous sommes dans un milieu puritain et que celui-ci n'a pas fini de déployer toutes ses ressources depuis le procès de Salem jusqu'à d'autres plus récents.

Swales obtiendra même une bourse de 7000 dollars de la fondation de Muriel Gardiner (analyste et éditrice célèbre de «l'homme aux loups») pour poursuivre ses recherches après avoir réussi à intéresser Eissler en lui montrant qu'il avait identifié certaines patientes de Freud, Katharina et CŠcilie M... des «études sur l'Hystérie», et qu'il avait retrouvé les curistes d'une certaine station thermale (Roznau en Moravie), parmi lesquels la mère de Freud qui s'y rendait tous les ans.

Ce qui lui permettra de formuler l'hypothèse ou plutôt d'affirmer qu'elle y rencontrait un amant...

Sa curiosité et ses qualités de détective lui feront retrouver la fille de Fliess et de là la succession littéraire de son père déposée aux archives de l'Université Hébraïque de Jérusalem. Il déduira de sa lecture de ces archives l'hypothèse des intentions meurtrières de Freud qui, selon lui, voulait entraîner Fliess dans une promenade en montagne pour le pousser dans un ravin...

C'est à l'occasion de ces recherches qu'il rencontrera Masson. Celui-ci était déjà fort bien introduit dans le sanctuaire: il avait obtenu d'Anna Freud l'autorisation de publier la correspondance complète de Freud et de Fliess. (On sait que jusque-là certaines lettres avaient été retenues sans doute, pour une part, par piété filiale : en effet Freud avait souhaité qu'elles soient détruites.)

Swales avait commencé par prévenir la fille de Fliess contre Masson qui était susceptible de s'intéresser aux papiers qu'elle pouvait détenir, mais celle-ci avait refusé d'écarter Masson et Swales fut contraint de composer avec celui-ci.

Ils étaient indubitablement dans une situation de rivalité scientifique et personnelle. Mais Masson était analyste et déjà connu, quasiment pressenti pour succéder à Eissler. Swales, plus obscur, avait de lui une piètre opinion et portait très haut ses propres talents de «journaliste d'investigation» comme on dirait pudiquement maintenant. Il est vrai qu'il était sans doute meilleur écrivain et historien plus précis.

Quant à la malveillance ils n'avaient rien à s'envier l'un l'autre.

Ils se rencontrèrent chez Kurt Eissler alors directeur des archives Freud.

Celui-ci était fasciné par les talents de détective de Swales, mais fort inquiet, et à juste titre, de ce qu'il pourrait écrire sur Freud.

Les sentiments que Swales portaient à Masson ont été dès le début, marqués du sceau d'une profonde ambivalence, il disait à J. Malcolm : « En Masson, j'ai immédiatement reconnu une espèce de reflet d'une partie de moi-même »

Cette identification proprement spéculaire, donc chargée des plus puissantes potentialités de haine, ne fut pas sans conséquences puisque Swales commença immédiatement à se plaindre de Masson à Eissler, adressa au même Masson une lettre lui relatant cette rencontre et lui disant tout le mal qu'il pensait de lui et distribua autour de lui des copies de cette correspondance : on en était déjà à la haine la plus franche, simplement parce que Masson était déjà dans la place, près de Eissler et que celui-ci refusait de réviser son jugement sur son « goldenes Kind » comme l'appelait Swales, à l'imitation du « goldenes Siggy » de la mère de Freud.

Alors Swales appâta un journaliste avec l'histoire de Freud et Minna en espérant que cela vienne aux oreilles de Masson, qu'il ne résiste pas à la tentation d'en parler et ainsi se grille auprès de Eissler et de l'IPA.

Mais il ne faudrait pas croire que Swales était mû seulement par des considérations de carrière ou de visées de gloire, il était surtout taraudé par le désir d'être aimé d'Eissler, préféré à Masson, prenant Eissler à témoin de son mérite, le logeant en position de A dans le schéma spéculaire de leur relation .

Tout ceci, bien sûr, ne pouvait que déboucher sur une rupture bruyante avec Eissler suivant la rupture avec Masson, accompagnée de toutes les manifestations de rancœur, habituelles en ces circonstances.

A ce moment, ne pouvant renoncer totalement à sa passion, il écrira : « Ne pouvons-nous nous réconcilier et redevenir bons amis? Permettez-moi de vous dire que même si vous étiez « pendu, éviscéré et écartelé » je continuerais à vous aimer. Je dirai même plus : je vous tiens pour un grand polémiste et un penseur de talent, même si vous vous laissez parfois abuser. N'est-il pas dommage que notre commun intérêt pour Freud nous éloigne au lieu de nous rapprocher? »

N'est-ce pas que cela a des accents quasiment raciniens?

Toutefois « l'intérêt commun » pour Freud n'était pas de même nature : on sait que Eissler était un fanatique de la défense de la mémoire de Freud, ce qui, à l'IPA, même était un sujet de plaisanterie et que Swales, non seulement

avait accrédité par tous les moyens l'idée d'une liaison de Freud et Minna mais, qu'en plus, il avait « démontré » que Freud l'avait engrossée et convaincue d'avorter. Il s'était appuyé pour ce faire sur une réinterprétation extraordinaire du rêve « aliquis ». L'oubli du mot n'était plus, dans sa construction, le fait d'un patient, mais celui de Freud lui-même, préoccupé de cet arrêt des règles. Ce qui fut publié tel quel dans la *New American Review*.¹

Eissler et Swales avaient certes en Freud un objet commun, mais leur rapport à cet objet était diamétralement opposé!

Non content de tout cela il tentera encore d'impliquer dans son conflit avec Masson Anna Freud elle-même qu'en outre il traitera de « Sainte vierge de la psychanalyse »!

Pour un saccage c'était un saccage, et vous pouvez juger que mon titre se justifie.

Quelle réflexion peut-on appliquer à tout cela?

L'auteur du livre fournit un éclairage psychologique sur les personnages qui n'est peut-être pas déterminant mais permet de les situer.

EISSLER

Janet Malcolm écrit:

« Eissler était alors (et demeure) l'un des grands pontes de la psychanalyse contemporaine. Il est grand, maigre, et en tous points européen. Il parle avec un accent où domine l'aspérité viennoise et qui paraît associé à une bienveillance profonde, insistante, quasi pathologique ».

Il se révélera très pointilleux au plan moral, toujours à la recherche de son erreur, de sa faute. Ce trait de scrupulosité l'aura sans doute empêché de porter un jugement sur Masson. A l'imitation de Freud, il disait ne pas être un connaisseur d'homme, un « menschkenner », comme s'il était prêt à subir les mêmes désillu-

¹ Au passage Swales accusera Freud « d'abuser le lecteur » en attribuant, dans son œuvre, certains de ses propres rêves à des patients imaginaires. Il ne pouvait cependant ignorer que Freud s'était longuement exprimé sur son droit à protéger un espace privé. Ce droit est manifestement de nos jours de plus en plus méconnu, foulé aux pieds dans une aire qui ne cesse de s'étendre depuis les États-Unis.

sions que celles que Freud avait connues avec Fliess, Jung et consorts. Ce souhait fut largement exaucé...

Swales quant à lui est apparu à Janet Malcolm comme une sorte de Peter Pan, espèce d'adolescent attardé à la sexualité encore indéterminée et qui se décrivait lui-même d'une façon édifiante : « Il y a huit ans, quand j'ai eu ma crise spirituelle, qui s'est terminée par la décision de me consacrer aux études freudiennes, je me dégoûtais. Je n'aimais pas du tout Peter Swales. La manière dont je traitais ma femme me répugnait toujours en train de manipuler, jamais vraiment capable d'être franc... » et il poursuit : « ...en m'attaquant à Freud je me suis attaqué au monstre qui était en moi... » et c'est de la connaissance de sa propre structure qu'il excipe pour en inférer celle de Freud ! » La façon dont fonctionnait l'esprit de Freud m'était, on ne peut plus familière. Je savais le jeu qu'il jouait. Sa logique de la manipulation et sa rhétorique n'avaient plus aucun secret pour moi. » dit-il.

Et Swales finira par avouer à Janet Malcolm avoir traversé un épisode de délire interprétatif, qui rend in fine hommage au sens clinique de Eissler.

On assisterait du même coup au retour de ce paranoïaque dont Freud pensait qu'il avait échoué là où lui-même avait réussi...

Mais bien entendu la psychologie de Swales ne peut suffire à rendre compte de l'histoire des archives Freud et ses conséquences.

C'est toute la situation qui est à prendre en compte.

Swales est étranger au monde de la psychanalyse mais il est extraordinairement doué pour l'investigation et la construction d'hypothèses. Aussi doué que Freud dirais-je. Mais ce que celui-ci applique à l'investigation de l'inconscient par ses patients, Swales le fait pour reconstituer des faits, des événements dont il établit le caractère de matérialité en s'appuyant sur la seule déduction et toujours pour affirmer la turpitude de Freud.

Nous sommes déjà en présence de ce qui suivra dans le monde de la psychiatrie américaine : l'abandon du rôle du conflit intrapsychique dans le déterminisme des névroses au béné-

fice du rôle exclusif de l'événement traumatique. Nous y reviendrons. ¹

Swales confond donc intention plus ou moins consciente, voire fantasme avec l'acte même et fait peser sur elle le même poids de réprobation.

Mais tout de même, il se peut fort bien que, au terme orageux de leur relation, Freud ait eu envie de pousser Fliess dans un ravin, cela n'est pas la même chose que de donner à cette imagination un commencement d'exécution.

Donc Swales connaît son propre talent, voudrait se faire aimer d'Eissler à la place de Masson qu'il méprise. Pour ce faire, il manœuvrera de façon à pousser Masson, qui avait la pente à l'autodestruction, à publier la supposée liaison avec Minna.

MASSON

Reste maintenant à examiner la situation de ce Masson qui est resté jusqu'à maintenant l'Arlésienne de l'histoire.

Voici ce qu'en écrit Janet Malcolm :

« Au milieu des années 1970, un jeune homme répondant au nom de Jeffrey Mousaieff Masson commença à fréquenter les congrès de psychanalyse et à attirer sur sa personne une attention empreinte de perplexité. Il suivait une didactique à l'Institut de Psychanalyse de Toronto, mais il ne ressemblait pas aux autres aspirants psychanalystes que l'on voit dans les congrès - à ces jeunes psychiatres discrets et sérieux, qui paraissent un tantinet intimidés et se rassemblent comme des jeunes filles quelconques effarouchées dans les soirées dansantes, discutant avec une animation exagérée... plein d'entrain, curieux, exubérant et très bavard, Masson était tout sauf intimidé. Il n'était pas psychiatre mais sanscritiste. Professeur associé de sanscrit à l'Université de Toronto dès trente ans... »

¹ A défaut de rétablir la faute du névrosé comme cause de sa maladie, on reporte la faute sur celui qui en a fait une victime. René Girard pense de la même façon (des choses cachées depuis la fondation du monde) que les événements mythologiques criminels ont réellement eut lieu. C'est en fait la restauration du péché originel en facteur explicatif de nos souffrances et de notre expiation. Inutile de dire que toute visée thérapeutique est à exclure dans ce monde.

En 1974, au printemps, lors de la réunion de l'American Psychoanalytic Association à Denver, il lut une analyse intitulée «Schreber et Freud», qui poussa un analyste new-yorkais, Léonard Shengold, à se lever et à dire : « Je n'ai jamais entendu parler de cet homme, mais c'est une trouvaille. Le Canada nous a envoyé un trésor national. » (P.9-10)

C'est à ce congrès d'Denver que Masson et Eissler eurent leur première et fatidique entrevue... (p.10)

Nous connaissons déjà Eissler et son inlassable dévouement à la mémoire de Freud. Dès 1971 il avait rompu des lances en sa faveur. Dans son ouvrage «Talent and Genius» il éreintait Paul Roazen qui dans «Animal mon frère, toi.» avait rendu Freud responsable du suicide de Tausk.

Masson a séduit Eissler, puis il a également séduit Anna Freud ce qui au dire des connaisseurs était autrement ardu.

Que la relation de Masson et Eissler fût une relation amoureuse ne souffre pas de contestation, et on a pu en dire qu'elle avait tout du coup de foudre. Leur correspondance qui s'est prolongée une décennie durant n'a jamais pris le caractère d'intimité et de bonheur de leurs rencontres. J. Malcolm écrit: «Lorsqu'ils se rencontraient, cependant, dans les congrès de psychanalyse ou dans l'appartement new-yorkais d'Eissler, les deux hommes passaient des instants merveilleux, bavardant souvent jusqu'à deux heures du matin bien sonnées.»

C'est en définitive grâce à cette relation que Masson eut accès, non seulement aux archives Freud, mais surtout aux 116 lettres de Freud à Fliess qui complétaient l'édition de 1950 et que Anna l'autorisa à publier. (Herausgegeben von Jeffrey Moussaieff Masson peut-on lire au frontispice de l'œuvre en allemand...). Ces lettres concernaient pour une part la théorie de la séduction que Freud soutint entre 1895 et 1897. La théorie selon laquelle c'était l'attentat sexuel réel qui produirait les symptômes névrotiques : la « neurotica », celle-là même qu'il écrira à Fliess avoir abandonnée.

Masson, dans une conférence donnée devant la Western New England Psychoanalytic Society, conclut qu'en «déplaçant l'accent de l'univers bien réel de la tristesse, de la misère et de la cruauté au profit d'une scène intérieure sur laquelle des acteurs jouaient des drames inventés pour un invisible public de leur propre création, Freud amorça une tendance qui, à force de s'éloigner du monde réel, est à

l'origine de la stagnation et de la stérilité présentes de la psychanalyse à travers le monde» (p 26). Une telle proposition ne pouvait être du goût de son employeur et en arrière plan de l'IPA elle-même. Mais outre l'accusation de stérilité et de stagnation il y avait aussi le renoncement véritablement programmatique à la psychanalyse, à l'autre scène, à l'inconscient.

Dès lors son sort était scellé et le Times pouvait annoncer que son contrat comme directeur des projets aux archives n'était pas renouvelé à la suite du vote des treize membres de son administration.

La suite, le procès qu'il intenta et qui n'eut jamais lieu, les 30 000 dollars d'indemnités réclamées sont de peu d'intérêt. Péripétie également que sa tentative de ne pas restituer les documents qu'on lui avait confiés : le contraire de la part de ce personnage eût surpris.

Ce qui est peut-être plus intéressant, parce que réintroduisant à son insu la dimension inconsciente c'est précisément cet aveu étonné de se de mander encore pourquoi, au terme d'une conférence qui pouvait rester banal il s'était senti obligé à une telle déclaration...

Masson avait trahi la confiance . Il avait bafoué et Eissler et Anna Freud.

Mais à la question de savoir comment cette confiance lui avait été accordée, comment il avait, lui seul, réussi à forcer la forteresse des archives et la défense d'Anna il répondait: «Je suppose que la véritable réponse, c'est qu'Eissler m'adorait et qu'il était tout-puissant auprès d'Anna Freud. S'il n'y avait pas eu Eissler, Anna Freud ne m'aurait jamais prêté la moindre attention»

La trahison semble avoir été chez Masson une véritable spécialité :

à Toronto, tant à l'Université qu'à l'Institut de Psychanalyse, Masson n'avait eu pratiquement que des ennuis: «A l'Université, il avait contesté la politique autocratique de son chef de département au point que, lorsqu'un nouveau doyen fut nommé, celui-ci ne put que prendre acte du désordre qui régnait et ne vit d'autre solution que de supprimer le département de sanscrit dans sa totalité.»(p34)

Masson semble avoir été déterminé par la répétition d'un cycle séduction-déception inépuisable. Il disait de lui-même qu'il était une espèce de gigolo intellectuel avec lequel on était bien en tête-à-tête mais avec lequel on ne se montrait pas en public. Dès que sa séduction avait opéré, il se montrait désagréable et provo-

quait les plaintes qui refluait vers Eissler, qui malgré cela et pendant longtemps se refusa à prendre conscience du calibre du personnage. Et il n'était même pas mû par le profit ou le goût de la carrière puisque manifestement il a saboté celle-ci en démasquant ses batteries juste avant de réussir, compromettant définitivement ses chances de parvenir à la direction des archives Freud. D'autant qu'il ne s'est pas borné aux diverses facéties que j'ai pu vous exposer. A mon sens, le plus grave consiste dans la publication de son livre, «le réel escamoté,» où il s'appuie sur l'épisode de la gaze oubliée dans le cavum d'Irma pour affirmer la lâcheté de Freud, son refus de voir l'erreur de Fliess. Mais il en fait une faute morale et non pas la conséquence pourtant évidente de l'aveuglement amoureux de Freud. Il ramène cet aveuglement à la position de Freud qui, selon lui, consiste à forcer constamment dans le sens de la fantasmagorie psychique au détriment du caractère réel de l'événement qui lui fait persister à voir dans les saignements d'Irma la persistance des symptômes hystériques. Sans vouloir voir que l'oubli de Fliess ne change rien, hélas, à la structure d'Irma !

Or c'est là-dessus que va se jouer l'histoire de la psychiatrie des trente dernières années. C'est sur cet argument que Masson bâtit toute sa construction du «réel escamoté» : ce sont des événements réels qui déterminent la symptomatologie névrotique et que la psychanalyse les nie, les ignore, et à renvoyer le récit à l'intrapsychique, elle disqualifie le dire du patient.

A cela il est facile de rétorquer qu'à considérer le seul événement comme traumatique, on se demande bien ou passe l'intention thérapeutique. Espère-t-on faire que l'événement n'ait pas eu lieu? Pense-t-on que la répétition itérative du récit va épuiser l'impact du fait? Veut-on croire que la simple reconnaissance de la véracité du dire suffira à consoler la victime? Aussi peu d'expérience ait-on de la chose judiciaire, on sait bien qu'aucune victime n'a jamais été satisfaite de l'indemnité, de la réparation financière qui pourtant consacre la reconnaissance de la véracité du fait et son rôle dans le malheur.

En fait, et ceci mériterait tout un développement, c'est qu'on est soucieux non pas du patient, mais du fonctionnement du monde. L'idée de réparation implique qu'on vise à rétablir l'équilibre cosmique un instant perturbé par l'accidentel, le délictueux, le pathologique.

Si on se soucie du patient c'est à sa possibilité de «faire avec» l'événement qu'on va s'adresser, à son nécessaire travail psychique. Mais, bien entendu, encore faudra-t-il que la pression de la doxa ne l'en ait pas détourné pour le précipiter dans une querulence inextinguible, comme l'actualité nous le donne à voir quotidiennement.

J. Lacan sur ce sujet disait avec sa précision coutumière : « N'est pas trauma simplement ce qui a fait irruption à un moment et a fêlé quelque part une structure que l'on imagine totale, puisque c'est à cela qu'a servi à certains la notion de narcissisme. Le trauma c'est que certains événements viennent se situer à une certaine place dans cette structure. En l'occupant ils y prennent la valeur signifiante qui est attachée chez un sujet déterminé. Voilà ce qui fait la valeur traumatique d'un événement.»

Lacan désigne la totalité narcissique sous son aspect microcosmique, la personne, il y correspond la totalité sphérique qui nous est apparue d'abord sous sa forme macrocosmique, le monde.

Avec la formulation de Lacan qui se situe dans le droit fil de l'élaboration freudienne on peut penser que puisse prendre consistance un projet thérapeutique, un projet de changement qu'interdit à l'évidence toute démarche qui fait d'un sujet une victime (ou imaginativement identifiée comme telle) qui n'a qu'à se laisser traiter.

SPHAIROS KYKLOTÈRES

J'imagine que vous vous demandez où je veux bien en venir avec cette bizarre histoire d'amour en milieu analytique.

C'est qu'elle est d'importance : si vous lisez l'édition allemande de la correspondance avec Fliess vous verrez le nom de Masson apparaître comme celui du responsable éditorial, et ceci est définitif, historique dorénavant.

D'autre part, il est incontestable que si la psychiatrie mondiale, à la suite de la psychiatrie américaine a pris la fâcheuse orientation qui est la sienne, c'est à dire pharmacologique et comportementaliste, Masson n'y a pas suffi mais son exécution post-mortem de Freud a rendu bien des services à cette cause.

Sur le plan idéologique surtout, le retour en force de très vieilles idées est remarquable : il s'agit de cette conception sphérique micro et macrocosmique que j'ai signalé et qui dit en gros que l'Univers tient sa cohérence, comme le

social, comme la personne, des forces unifiantes de l'amour, de l'attraction et que c'est le mal, les mauvais, la maladie qui en bouleversent l'ordonnement. A l'ère de la mondialisation, il n'est pas difficile de retrouver ce discours dans l'idée du marché mondial comme force unifiante, et dans les positions politiques des États. C'est souvent le trouble né de la constatation de la faille qui donne sa forme à la demande telle qu'elle s'exprime en première intention.

L'illusion d'unité, d'absence de faille est l'effet de la cohérence du discours qu'on veut tout à la fois reflet et garantie de la cohérence du monde, et dont l'efficacité sur le monde fait preuve. C'est l'épistémé socratique, qui est toujours à l'œuvre bien que la psychanalyse ait mis en évidence un autre discours révélé par les formations de l'inconscient déterminées par le signifiant en lui-même.

Lacan avait manifesté sa surprise de retrouver sous la plume de Freud cette «puissance unifiante» de l'amour? Que ce soit dans «Malaise dans la civilisation» ou encore dans sa référence à Empédocle pour qui le monde se rassemblait ou s'émiettait en se dilatant sous l'effet des pouvoirs de *philia* ou de *neikos* (in «Analyse terminée analyse interminable»)

Cette puissante image du « *sphairos kyklotérés* » content et satisfait de lui-même, errant dans l'espace, sert également à Aristophane dans le Banquet pour faire vivre cet être originaire vers la reconstitution duquel la *philia*, l'attraction, l'amour fait tendre. Encore une fois, l'imaginaire vaut pour le microcosme comme pour le macrocosme.

J'ai plaisir à retrouver là cet «amour en cage» sphérique, rutilant, complet, ce *physalis*, c'est à dire ce qui se gonfle, ce *sphairos végétal* que *neikos* peut mener en saccage, hors sa cage aussi bien et dont la dénomination, pour toutes ces raisons m'apparaît si bien appropriée.

C'est bien de l'intérieur même, des psychanalystes eux-mêmes, qu'est venue cette offensive, ce retour avec le «réel escamoté» d'un monde imaginaire sphérique. C'est à partir du réel escamoté qu'Alice Miller, psychanalyste, a pu proclamer que 90% des femmes névrosées avaient été victimes d'abus sexuels, c'est à partir de là qu'a été introduit dans la nosologie le trouble des personnalités multiples et son étiologie traumatique, et de là vint la réapparition du satanisme et de la possession dans l'étiologie des névroses et bien sûr de l'exorcisme...

Dans l'affaire Masson on assiste en outre à l'expulsion de la psychanalyse au bénéfice des dimensions éditoriales et mondaines voire morales. La dimension psychanalytique ne semble pas avoir le souci de quiconque, d'aucun des protagonistes, à aucun moment. Parfois certains s'interrogeaient sur le caractère pathologique ou non de Masson mais à aucun moment sur la signification de tout ce chambard.

En fait, tout le monde était intéressé par l'aspect anecdotique de la vie de Freud, et la position voyeuriste était largement partagée. On aurait pu, éventuellement, essayer de travailler «le cas Freud», c'est à dire essayer, par exemple, de mettre en évidence le fantasme inconscient qui le précipitait de déception amoureuse en déception amoureuse avec Fliess, Tausk, Jung et consorts. Or c'est la personne de Freud qui était scrutée et du seul point de vue moral. En fait, il avait lui-même craint ce funeste sort. Il s'était, de son vivant, opposé à la publication de ses lettres à Fliess, et avait proposé à la Princesse d'en rembourser la moitié pour pouvoir les détruire. L'amour là encore avait été le plus fort et la Princesse s'était convaincue de servir la connaissance en permettant que ces lettres soient conservées.

Finalement on aura volé sa mort à Freud pour pouvoir lui en infliger une seconde, ignominieuse celle-là, dans la mémoire des hommes. Espérons que, comme Socrate, il résistera- à ce traitement....

« Le psychanalyste a horreur de son acte » disait Lacan.

C'est bien ce qui apparaît dans toute cette histoire où les uns tentent de ruiner l'analyse, les autres n'y comprennent rien, tout pris qu'ils sont dans leur passion. Aucun ne fait le pas de côté qui serait nécessaire pour permettre d'interroger le désir des uns et des autres. On ne fait qu'accomplir l'aliénation imaginaire en identifiant chacun sur ce mode.

La tentation de l'identification imaginaire, totalitaire, sphérique est au demeurant constamment présente dans l'histoire de la psychanalyse, toujours en danger de pencher vers la médecine, la normalisation, la réforme sociale.¹

¹ Songeons à la dénazification des analystes allemands, à l'intervention des anglais dans l'éducation, la prévention, le social...

Le travail psychanalytique véritable déconstruit l'unité.

AMOUR

Et puis il y a l'histoire d'amour proprement dite.

Swales aime Eissler, qui aime Masson et qui en est aimé.

Swales tente de ruiner Masson auprès d'Eissler et ruine avec Masson l'image de Freud qu'aime Eissler par-dessus tout.

Masson saccage l'amour de Eissler pour Freud et se ruine auprès de lui.

Masson et Swales saccagent Freud pour s'adresser à Eissler et aux psychanalystes.

Et tout ceci vous a des faux airs de Banquet : Socrate qui aime Agathon est désiré d'Alicibiade tant il est vrai, comme le dit Lacan, que l'amour nécessite d'être trois.

Le manque de pudeur est tellement affirmé dans la «Tempête aux archives Freud» qu'on pourrait croire qu'il s'agit de la version moderne, de la mise en acte du Banquet (cette réunion de vieilles tantes persiflait Lacan).

Eissler, Masson et Swales parlent avec Janet Malcolm de leur amour de façon parfaitement naturelle, comme si cela allait de soi comme s'il était évident de trouver dans l'amour l'alpha et l'oméga de la justification de ses actes. Belle esquivé de l'analyse là aussi ! (Ça m'a fait penser une nouvelle fois au «bon docteur» qui dit aux parents inquiets : « La psychanalyse , le complexe d'Œdipe, tout ça c'est des bêtises, l'important c'est de bien aimer sa maman »!)

On aurait espéré d'Eissler, l'analyste chevronné, ce pas de côté de Socrate, cette interprétation qui lui fait dire à Alcibiade que son discours est en réalité adressé à Agathon. Mais là le problème c'est Freud, auquel personne ne peut plus parler. Personne ne peut plus se faire aimer de Freud. Faut-il, de rage, le saccager? N'a-t-il pas droit, comme Polynice, aux obsèques prescrites? Notre cité, nos Créon exigent-ils maintenant qu'il soit livré en pâture aux bêtes sauvages?

Au commencement était l'abominable histoire d'Œdipe tout entière inscrite dans l'insulte faites aux dieux et qui commence par l'abus sexuel commis par Laïos sur le jeune Chryssippe. Ce qui s'ensuit n'est que la vengeance des dieux. N'est-ce pas ce qu'un Masson tente de réintroduire par son opération du réel escamoté. Tous les pères sont des Laïos et chacun leur doit son malheur.

Laïos serait alors la forme moderne du Nom-du-Père...

Peut-on à partir de là peut-on s'autoriser à faire de la psychanalyse le déroulement d'une généalogie amoureuse?

Peut-on dire X qui aime Y qui aime Z, son analyste comme on dit Abraham engendra Isaac; Fils D'Isaac : EsaÛ et Israël?

C'est quand même troublant que ce soit à propos de Fliess que ça se passe¹, qu'on vienne lever ce voile et rejouer parodiquement cette histoire. Parce qu'après tout on est bien d'accord que le travail de détachement de Freud d'avec Fliess accomplit l'invention de la psychanalyse. Ce serait alors là-dessus qu'il faudrait revenir, il faudrait faire de la liquidation de ce transfert originaire le meurtre raté de Fliess par Freud et donc opérer le rabattement du symbolique de la rupture dans le réel, en bref accomplir la disparition de la dimension métaphorique?

Le devenir de la parole devient du même coup bien problématique

Les liens de l'amour et de la psychanalyse sont constitués par l'aventure du transfert, chacun en est d'accord. Mais aussi par un certain usage de la parole.

«Dites ce qui vous vient à la parole» ou «parlez-moi d'amour» sont-ils échangeables? Sans doute, répond l'amoureux jaloux de sa belle qui va sur un divan.

L'amour de Masson et d'Eissler, nous a-t-on dit, était tout entier contenu dans leurs interminables discussions. Ne sont-ils pas des précurseurs?

N'y a-t-il pas, à rebours, contamination de l'amour pas l'analyse? Le nouveau discours amoureux ne sacrifie-t-il pas à l'injonction de tout dire prise pour la règle fondamentale ?

Le divan recueille de ces narrations sur le discours amoureux et le contenu des séances peut-être parfois entièrement constitué de ces redites qui prennent l'analyste à témoin, le captivent dans ces discours en boucle. Il en ressort l'impression que pour beaucoup la réalisation amoureuse est contenue dans cette logorrhée qui voudrait dire tout sur tout, tout sur le moi, tout sur le monde. Discours qui imite la règle

¹ Robert Fliess, l'analyste, aurait été la victime sexuelle de son père !

analytique et qui reçoit la psychanalyse comme une promesse de félicité, qui raconte toute l'histoire, papa, maman etc. et exige réparation pour enfin advenir à la complétude, à la sphéricité.

On peut essayer de rendre compte de ce ballet amoureux, ce qu'ont essayé de mettre en place Eissler et Masson sur ce mode.

« Plus le sujet désire et plus il devient désirable » disait Lacan et encore : «...plus le sujet porte loin sa visée, plus il est en droit de s'aimer, si l'on peut dire dans son moi idéal»

Ceci me semble rendre compte du mouvement réciproque de Eissler et Masson. Mais la visée était particulière puisqu'il s'agissait du mort Freud. Ce qui laissait les protagonistes en position strictement duelle et ne pouvait que se résoudre dans la haine et la destruction, qui passait d'abord par celle de l'objet Freud que ni l'un ni l'autre n'avaient mis en position de grand Autre: Masson en faisait certes sa visée mais pour le détruire, Eissler en faisait son fétiche. Ni l'un ni l'autre n'en espéraient, bien entendu, une assurance.

Ne peut-on lire dans toute cette histoire, les conditions de la jouissance de ces deux-là? Leur inextinguible discours amoureux tenu d'abord l'un à l'autre puis au témoin J.Malcolm, puis à nous?

Et cette clinique là n'est pas sans me faire songer à ce que je peux entendre dans ma pratique comme un déficit très général de l'impératif phallique. Un abandon, un aphanisis social dont les femmes commencent à nourrir leur plainte tandis que les hommes se tournent vers cette espèce de jouissance autre, conditionnée par la parole.

On ne saurait s'en étonner en ces temps de reproduction par clonage, d'effacement de la différence des sexes, mais ceci est peut-être déjà une autre histoire.